

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Orbis terrarum

Alain Bernard Marchand

Volume 47, Number 3 (269), September 2005

Lever l'encre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchand, A. B. (2005). *Orbis terrarum*. *Liberté*, 47(3), 79–83.

Orbis terrarum

Alain Bernard Marchand

Bleuissante de si haut, en l'air comme suspendue, engloutie ça et là sous les vagues. C'est la Terre surgie des cartes anciennes. Des encrages successifs, voilà l'azur des eaux, l'usure des reliefs, le vert des forêts. Ces albums de coloriages révèlent de lointains passages, le tracé de routes insoupçonnées, l'intérieur des continents. La patience de ces enlumineurs qui, selon d'étranges calculs, peuplent l'espace de leurs découvertes. J' imagine que, longtemps perdus au gré des vents, avec au-dessus d'eux le ciel plus familier et, pour seule constance, les explorateurs oublient les oiseaux des tempêtes et longent enfin les côtes. Je les vois qui lèvent les bras vers la terre ferme. C'est alors que l'envie leur prend de dessiner dans leurs journaux de bord ce qui est advenu du monde après ce long voyage. Mais changer ainsi d'échelle ne va pas de soi. Si je superposais leurs dessins à des cartes plus récentes, je verrais disparaître des territoires entiers, d'autres apparaître, et l'escarpement des falaises se profiler en de nouvelles saillies. Cette approximation des lieux me rappelle mon travail d'approche. Mes mots qui, sur la page, marquent les contours d'une carte inédite. J'ai appris avant l'âge, et d'instinct, à y sonder l'étendue, chaque mot comme un repère sur la route, des chapelets de mots qui font de cette route une prière. La seule filiation que reconnaisse en moi le voyageur est celle des lieux. C'est en substituant la toponymie à la généalogie que je m'inscris dans le monde, semblable aux pèlerins d'autrefois. Mon origine tiendrait au sol plutôt qu'à cette remontée de l'enfant aux générations antérieures. Je sors de l'esprit d'un lieu. D'une terre, dont le squelette rocheux est le plus ancien de la planète, creusée en d'autres temps par d'immenses glaciers dès leur fonte en une mer aujourd'hui disparue. Dans les courants de milliards d'années, c'est ma Mauricie natale, le premier de tous les départs, comme

une eau nerveuse, vieille de tant de siècles écoulés. Le long d'une rivière, qui s'étrangle en plusieurs rapides, et que les Algonquins appelaient le Métabéroutin, Jacques Cartier la rivière de Fouez, d'autres la rivière Noire, avant de devenir officiellement le Saint-Maurice en 1668, j'ai tâté de l'horizon. Du Nord au Sud, j'ai vu ses rives se rétrécir et s'élargir, sa charge percuter contre le roc ou dormir en une masse opaque, les billots de la drave y flotter comme si la forêt avait d'un coup largué les amarres. Quand elles ne bouillonnent pas en surface, les eaux de la rivière s'agitent en profondeur, de son lit de pierre et d'argile jusqu'à sa chute, où elles grondent entre les lourdes piles du barrage. C'était jadis le portage. Les draveurs prenaient leur canot à dos d'homme et ne reprenaient l'eau que plus bas. Longtemps, dans cette odeur de bois mouillé, j'ai fait la vigie au-devant d'un bateau et craint de m'approcher trop près des vannes, où les eaux s'abîment. D'ici, en ce lieu incliné, anguleux, qui porte le nom de Shawinigan, et où il n'y avait en 1888, lorsque l'abbé Caron y passa, qu'un habitant « vivant en ermite au fracas des chutes », la rivière tombe de haut et s'engorge dans une baie, avant de se séparer plus loin en trois chenaux, à l'embouchure du plus puissant fleuve d'Amérique, et de s'y jeter, béante. Les canotiers de la Mauricie, qui faisaient force de rames, y ont acquis une réputation qui dépassait le pays. Les Britanniques en recrutèrent vers 1883 pour ravitailler les troupes de Gordon Pacha, sur le Haut-Nil, occupées à repousser l'invasion du Soudan par le Mahdi. L'eau porte le mouvement et la découverte de ce continent. Elle est une espèce de pulsation jusqu'au cœur d'une nature rude. C'est en suivant le cours du Saint-Maurice que j'ai moi-même appris à partir. Ainsi le monde n'était au fil de l'eau qu'une procession de lieux, dont les noms racontaient mon histoire. J'irais de l'un à l'autre, de la rivière au fleuve, et du fleuve au grand océan, à rebours des premiers explorateurs. Le monde entier, de quelque bout que je le prenne, commençait là, où ni parents ni ancêtres n'auraient raison de ma marche vers le large. C'est le plus reculé, le plus enfoui des lieux, le centre de moi-même, comme une géographie rendue à l'invisibilité du dedans. Là où

ma vie à la vie fut rendue. Je n'y compte plus mes pas. Il me tient lieu de mémoire. À une bonne cadence, et pour prendre le pouls de ce qui fuit sous mes pieds, je marche. Je traverse les trois quarts des fuseaux horaires en une demi-journée pour retrouver aussitôt le rythme sanguin de la marche. À travers champs, vers des villes millénaires, autour des îles, sur le sable incendié des déserts, dans l'arrière-pays indien et près des plus hautes montagnes, j'aurai marché. J'aurai vu le monde en soulevant l'un après l'autre les pieds du sol. La physique de la marche apporte un contrepoids à la gravité. Le corps entier participe de la flexion de la jambe, du balancement des bras, de l'irrigation des muscles, de la régularité du souffle. La marche rend le regard nomade et envoie au cerveau des ballons d'oxygène. C'est une façon d'être là, et de n'y être plus au prochain pas, et de tendre de bout en bout du parcours à une sorte de disparition. De revenir à chaque pas d'un évanouissement de tout le corps sur la carte. Je marche pendant que le sang court dans mes veines. Bien des philosophes n'auront médité qu'en marchant, selon la phrase de Rousseau, d'autres auront compris que le monde n'est là que pour s'étaler sous leurs pieds. Ce serait un moyen de prendre de la distance. D'aller du pied comme l'oiseau bat de l'aile. Il y a une sorte d'affinité entre les fragments que j'écris et les stations du voyage. Je m'arrête pour signer le monde d'une parole nouvelle. Les mots informulés passent soudain une invisible frontière. Je m'anime de sonorités et d'images, qui marchent dans mes pas, et qui font le voyage déborder d'espace, et le temps se dégorger. Je suis à la fois de plusieurs lieux et de tous les temps. C'est une émotion qui précède le langage et qui s'empare du corps. Dans l'une des plus vastes plaines du monde, aux abords d'un fleuve sacré qui, selon la légende, jaillit de la chevelure de Çiva, déferlent les eaux d'une rivière du Nouveau Monde, où j'ai grandi, et que d'anciens explorateurs, se croyant en Inde, ont vues avant moi aspirer aux océans. Entre les continents, réels et confondus, les eaux se rejoindraient ainsi dans une espèce d'indifférence géographique. De l'autre côté de la Terre, où la lumière tremble dans les

palétuviers, et une odeur d'humus se répand à la ronde, m'apparaît tout d'un coup la maison de mon enfance. Je porte en moi un monde que je déplace à chaque pas. Je l'apprends subitement par le corps. Des explorateurs d'autres époques ont dû éprouver de pareilles fièvres. Ils ont appareillé vers le levant, et poussé jusqu'en Extrême-Orient, pour rapporter des épices, des encens, des herbes qui, infusées dans l'eau bouillie, ont fait les petits déjeuners de la reine Victoria, ou qui, séchées puis fumées en une profonde inspiration, ont fait se pâmer les poètes. Le voyage soulève le corps, comme le vent l'air, et nous change les idées. Il redonne aux yeux la vision du monde. Je ne peux rendre, par l'écriture, que les fractions de ce dépaysement. Chacune d'elles doit franchir un silence de longue haleine. Je m'écarte de la continuité des lieux, des heures et des phrases pour n'être plus sûr de rien. Je consens à partir et à écrire en éclats. Chaque fragment restitue au voyage l'instant le plus vif de sa perception, son impression maximale, sa densité optique. Au total, ils me maintiennent dans l'errance de l'expression. N'ont pour unité que celle qui organise les parcelles du corps en mouvement. Paul Morand souhaitait qu'après sa mort on fit de sa peau une valise. Non par souci de récupération, mais par incapacité d'en finir avec le monde. Qui a aimé le mouvement cherchera à prolonger indûment le voyage, fût-ce par un écorchement d'outre-tombe. La perte de vie l'effraie moins que l'immobilité mortuaire. Il ne conçoit d'au-delà autrement qu'en voyage. Chaque retour est un départ et, dans cette désertion continue à l'étranger, il fait peu à peu l'apprentissage de la mort, dont personne ne revient mais vers laquelle chacun s'achemine, sans en avoir l'air. Les Grecs se l'imaginaient comme une navigation de l'âme sur l'autre rive d'un fleuve qui descendait sous terre, et les bouddhistes comme une roue de renaissances en d'autres lieux et sous d'autres formes. Voyage ensauvagé d'être sans retour, tels que devraient l'être tous les voyages. Je ne suis plus de ce monde où voir, respirer et vivre se passent d'interrogations. Je porte à peine la trace de mes pas sur le sol, presque mort à ce que j'ai été si

longtemps. À la place que j'ai régulièrement occupée, tous les jours plusieurs heures d'horloge, j'ai laissé cette absence de moi-même. D'eux que j'ai quittés, il ne me vient plus que des bouffées lointaines. Comme l'air des tombeaux ouverts où le jour à la nuit se mêle. Leurs corps ne sont plus à ma portée. Ce que j'ai été devient aussi immatériel que le corps désintégré par la mort. Ni enterré, ni noyé, ni brûlé, mais éloigné, presque un souvenir de moi-même. Je suis un corps dont j'apprends à me détacher pour franchir librement l'univers. Je suis une âme qui, à chaque fragment de la route, s'invente un corps abandonné à tous les sens. Je suis vivant et mourant, tant que dure le voyage. Quand je ne serais plus, et que rien ni personne ne me prendraient à bras-le-corps, il resterait sur quelque rayon, dans quelque bibliothèque, ces mots écrits sur la route, et qui font pour toujours le volume des livres. De ces signes, remontés d'un corps désormais disparu, d'autres corps pourraient suivre la piste, et réinventer mon passage dans le monde. Je serai pour eux une carte ancienne. Ils seront dans l'inconnaissance de ce qui s'invente à chacun de mes pas. Peut-être voyageront-ils pour la première fois au loin d'eux-mêmes. Regardez-les se vider de ce qu'ils étaient, et faire en eux de la place. Prenez vite la mienne. Et écrivons ensemble Terre, ce mot qui, selon les sourates de Jacques Lacarrière, ne pèse rien, presque rien sur la page.